

---

## Le cœur des ténèbres, ou l'Afrique des belges

Jean-Pierre Jacquemin

### Résumé

Toute une imagerie du «Noir» circule en Belgique et en Europe. Quelles soient anciennes ou récentes, liées ou non à la présence effective d'Africains sur le territoire, quelles s'affichent au grand jour ou quelles cheminent souterrainement il importe de questionner ces représentations. Un inventaire panoramique de l'imaginaire belge semble indiquer que le «continent obscur» est en fait logé au fond de l'inconscient de l'ex-colonisateur.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Jacquemin Jean-Pierre. Le cœur des ténèbres, ou l'Afrique des belges. In: Hommes et Migrations, n°1207, Mai-juin 1997. Imaginaire colonial, figures de l'immigré. pp. 33-39;

doi : <https://doi.org/10.3406/homig.1997.2953>

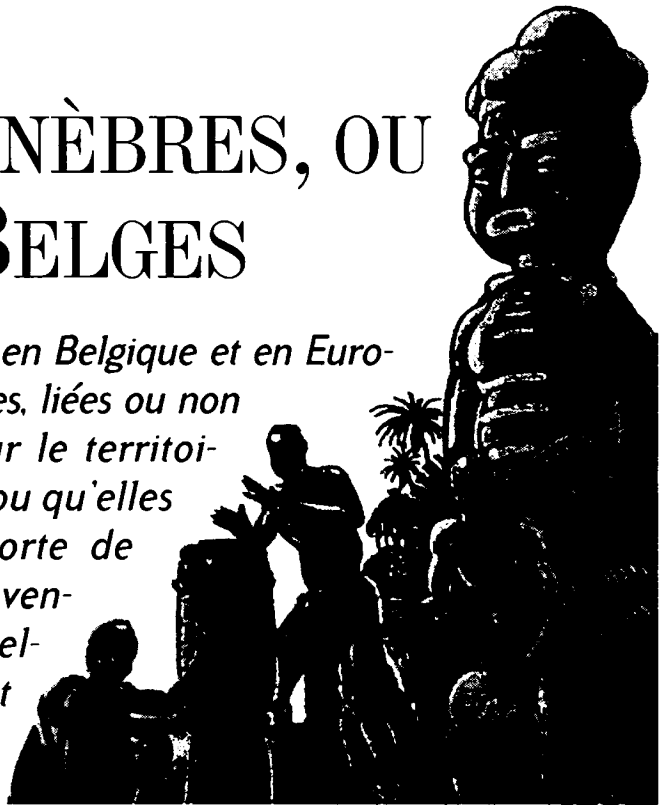
[https://www.persee.fr/doc/homig\\_1142-852x\\_1997\\_num\\_1207\\_1\\_2953](https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1997_num_1207_1_2953)

---

Fichier pdf généré le 27/02/2019

# LE CŒUR DES TÉNÈBRES, OU L'AFRIQUE DES BELGES

*Toute une imagerie du «Noir» circule en Belgique et en Europe. Qu'elles soient anciennes ou récentes, liées ou non à la présence effective d'Africains sur le territoire, qu'elles s'affichent au grand jour ou qu'elles cheminent souterrainement, il importe de questionner ces représentations. Un inventaire panoramique de l'imaginaire belge semble indiquer que le «continent obscur» est en fait logé au fond de l'inconscient de l'ex-colonisateur\*.*



par Jean-Pierre

Jacquemin

journaliste culturel.

Le texte qui suit est une version réduite et remaniée de la préface de l'ouvrage collectif *Racisme Continent obscur (Clichés, stéréotypes, fantasmes à propos des Noirs dans le Royaume de Belgique)*, Bruxelles, CEC-Le Noir du Blanc/Wit over Zwart, 1991.

1)– Allusions aux œuvres, mondialement connues, de Henry Morton Stanley, *Through the Dark Continent* et de Joseph Conrad, *Heart of Darkness*. Tous deux fondent, chacun à leur manière et pour des motifs différents, les thèmes de la noirceur, de l'opacité et du mystère, qui seront repris, inlassablement, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle.

Le continent obscur que traversait Stanley, le cœur des ténèbres où plongeait Joseph Conrad et ses personnages<sup>(1)</sup>, c'était, de toute évidence, pour les générations qui nous ont précédés, l'Afrique (et son centre, le Congo). Regorgeant de richesses, naturelles et brutes, peuplée d'habitants qualifiés de la même manière, l'Afrique a été aussi un inépuisable grenier de fantasmes, fabriqués par et pour l'Europe, qui flottent encore aujourd'hui. Les Blancs, qui se sont eux-mêmes ainsi baptisés, ont plaqué pendant des siècles sur leurs antonymes, les Noirs (ainsi que, de manière peut-être moins lourde, sur les Jaunes et les Rouges) des projections, principalement négatives, qui ont imprégné en profondeur l'imaginaire européen. Noir-Jaune-Rouge. Pure coïncidence, ces trois couleurs forment le drapeau d'un petit pays double et plus ou moins plat, dont nous sommes les citoyens et qui, au cours de son histoire, a cristallisé toutes sortes d'influences venues des quatre coins d'Europe. A ce seul titre déjà, la Belgique est représentative : observer de plus près les images, anciennes et contemporaines, qu'elle s'est donnée, se donne des autres – principalement des Africains – peut nous éclairer très synthétiquement sur les avatars d'une idéologie têtue et malsaine qui continue d'entraver les rapports humains : le racisme.

## LES SOURCES DU RACISME « ORDINAIRE »

Le vrai continent obscur, ce n'est pas l'Afrique elle-même, quoi qu'en aient pensé, qu'ils fussent cyniques ou de bonne foi, nos parents, grands-parents, aïeux. Il existe un univers mental bourbeux, une sorte de marécage qu'il faut se résoudre à explorer si l'on veut vraiment l'assainir. Obscurité, obscurantisme. Pour abolir un passé de domination et de

mépris (sans oublier cette autre viscosité que représente le paternalisme), on ne peut se contenter de déclarer, la main sur le cœur : «*Les temps ont changé !*» La condition indispensable de relations égalitaires, c'est d'abord la prise de conscience, nette, sans complaisance douteuse, de l'incroyable stock d'insanités accumulés et diffusés à propos des Noirs par les médias les plus divers, au cours des siècles passés.

Ce stock existe, de nombreuses recherches et expositions récentes en témoignent<sup>(2)</sup>. En sommes-nous marqués ? Historiquement, sans aucun doute ; les résurgences de la bêtise haineuse en donnent d'ailleurs la triste preuve, un peu partout en Europe. A quelles sources vont-ils puiser, les démagogues nostalgiques, pour dénigrer leurs ennemis ? Le fascisme n'a pas pondus des œufs

seulement en Allemagne. Précédant cette prolifération, il y eut celle, obsessionnelle, de la propagande coloniale, répétant sur tous les tons que le devoir – et le droit – du Blanc consistait à civiliser le reste de la planète, décrétée barbare ou sauvage. Antérieurement à cette vision coloniale, on trouve, fondatrice du racisme, l'idéologie de l'esclavagisme, élaborée et mise en place pour justifier une des plus grandes iniquités de toute l'histoire humaine connue.

Sommes-nous coupables ? (Le mot est lâché. Là nous attendent au tournant tous ceux qui voient ou veulent voir, chaque fois que l'on parle de la genèse et de la perpétuation du racisme, une entreprise de culpabilisation sanglotante !) Non, nous ne sommes pas coupables, individuellement ou collectivement, des actions néfastes des systèmes qui nous ont précédés. Le principe biblique de malédiction, qui fait peser sur les descendants les fautes de leurs aïeux (bourreaux ou victimes, ce n'est pas ce qui importe ici), n'est évidemment qu'une mystification dangereuse, une foutaise inacceptable. Oui, pourtant, nous sommes coupables, si nous refusons de voir que le présent est lié au passé, si nous entretenons volontairement l'amnésie collective en faisant l'impasse sur une histoire qui nous gêne ou si, par simple désinvolture, frilosité, repli dans le cocon, nous laissons libre cours à toutes les manifestations de ce qu'on appelle, d'un mot étrange, le racisme «ordinaire».



Calendrier belge de l'Ecole missionnaire des prêtres du Sacré-Cœur. L'Eglise est omniprésente dans l'édifice colonial belge.  
© CEC

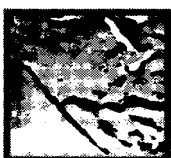
2)– On peut citer les expositions suivantes : aux Pays-Bas, «Wit over Zwart» ; en Belgique, «Le Noir du Blanc», «1885-1985 – Zaïre, cent ans de regards belges» ; en France, «Négripub», «Coloniales 1930», «Images et colonies» ; en partenariat entre France et Belgique, «Miroirs d'Empires», dont Jean-Pierre Jacquemin et Françoise De Moor ont été les commissaires d'exposition avec les responsables de l'Achac, Stéphane Blanchoin, Nicolas Bancel, et Pascal Blanchard.

## LA SURVALORISATION DU BLANC PERDURE

S'accommoder du mépris infligé quotidiennement aux autres, sous le prétexte qu'ils n'ont pas la bonne peau, la bonne langue, la bonne religion, la bonne façon de rire ou de pleurer, c'est là que réside le danger. Tous les jours, en Belgique (comme en France, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Espagne ou en Italie), des gens subissent des injures graves, de vraies blessures. Qu'elles soient, générale-



*La condition indispensable  
de relations égalitaires,  
c'est la prise de conscience,  
sans complaisance douteuse,  
de l'incroyable stock d'insanités  
accumulé et diffusé  
à propos des Noirs  
par les médias les plus divers,  
au cours des siècles passés*



ment, plus morales que physiques n'atténue en rien le fait qu'elles soient infligées. Y aurait-il, en la matière, un quelconque seuil de tolérance en deçà duquel le racisme – petit, donc « normalisé » – aurait un certain droit de cité ? Non, de façon catégorique.

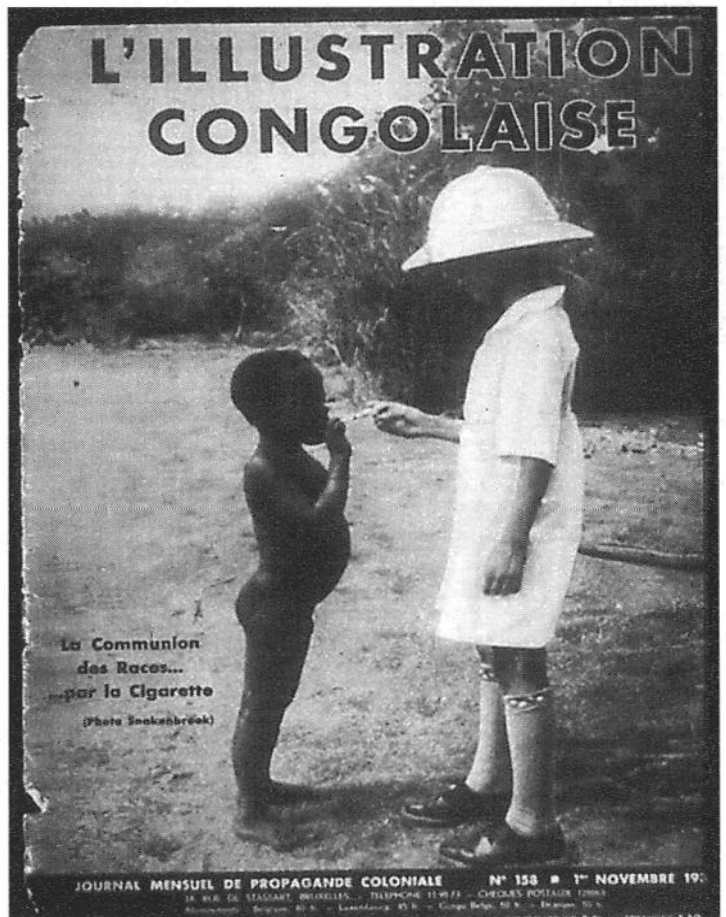
La Belgique, carrefour d'une Europe nouvelle, à la fin des années nonante, voit se diluer de plus en plus les souvenirs du Congo belge. Il est d'ailleurs courant d'entendre dire que l'entreprise coloniale, de Léopold II aux « événements » de 1960, n'a pas vraiment concerné l'opinion publique d'un pays trop petit à bien des égards ; cette assertion est à la fois vraie et fausse. Vraie, dans la mesure où les pouvoirs établis ont, pendant des décennies, bloqué toute communication libre entre les métropolitains et les « indigènes », en interdisant à ceux-ci, à de rares exceptions près, l'accès au territoire belge et en censurant vigoureusement l'information sur les réalités sociales et politiques de la colonie. Fausse, parce que rares sont les familles belges qui n'ont pas eu un membre proche embarqué dans cette entreprise. Et, de façon plus générale, des machines de propagande, religieuse et officielle, ont employé leur artillerie lourde auprès des jeunes et des adultes pour les convaincre, sans relâche, du bien-fondé de la présence belge au Congo.

On observe, aujourd'hui encore, dans la culture populaire nationale, des traces nettement perceptibles de cette imprégnation. Et quand le Zaïre, le Rwanda ou le Burundi ont connu des remous ou des tragédies, le regard porté de Belgique a toujours d'abord pris en compte, et parfois exclusivement, le sort des expatriés, coopérants et techniciens du privé, assimilés confusément et de façon ambivalente à leurs prédécesseurs coloniaux. Même le poids d'un génocide n'a pas suffi à dissiper cette survalorisation du Blanc, éternel « civilisateur » ou pacificateur victime.

## INTERROGER UNE ICONOGRAPHIE DÉPRÉCIATIVE

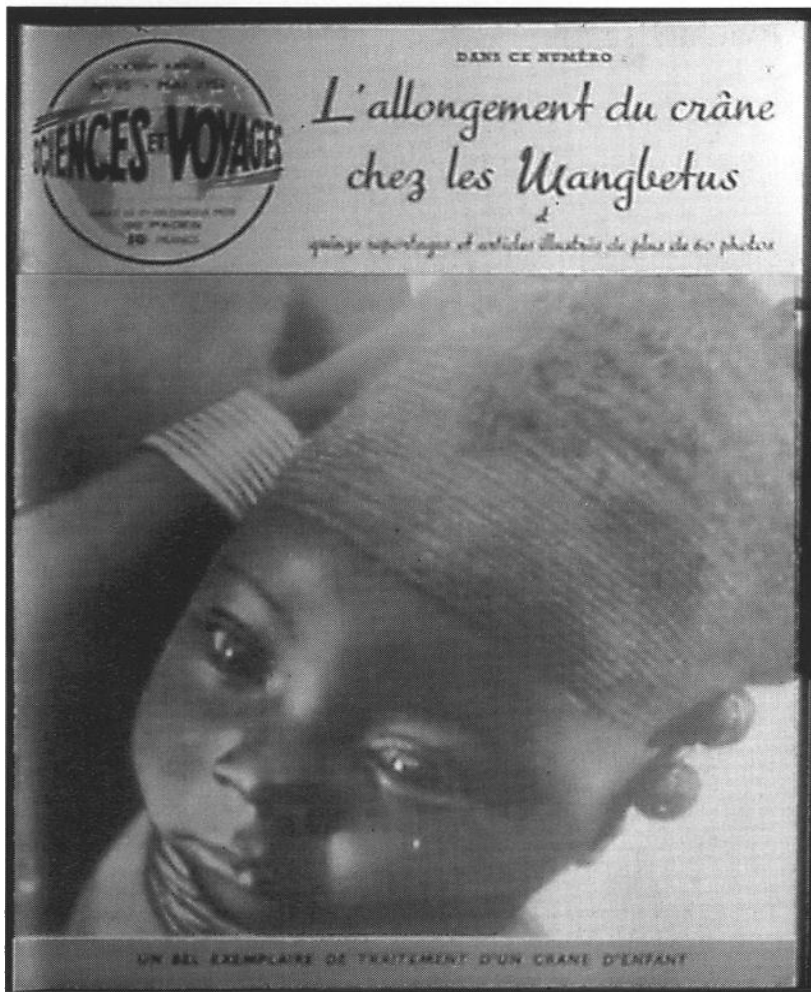
Il circule dans notre pays un certain nombre d'images des Noirs, anciennes ou récentes, liées ou non à la présence effective d'Africains sur le territoire, s'affichant au grand jour ou cheminant de façon souterraine, qu'il importe d'interroger. Sont-elles globalement négatives, dans la mouvance indiscutable de la tradition occidentale tout entière ? Plutôt positives, et dans ce cas, de quelle manière (il y a des préjugés positifs qui sont, en fait, des prisons subtiles) ? Ou bien sont-elles neutres, ni meilleures ni pires que d'autres, sans charge particulière, humaines, simplement ? Pour répondre à de telles questions, ce n'est pas dans un seul domaine qu'il faut recueillir et examiner ces images, mais partout où cela est possible, dans des milieux dont l'audience est très large, mais aussi dans des modes de communication considérés comme mineurs et dont l'impact, pour cette raison, est fréquemment négligé. L'inventaire sera panoramique : gravures scientifiques, illustrations de romans populaires, photos de presse, livres pour enfants, bandes dessinées, partitions musicales, affiches publicitaires, emballages commerciaux, objets ornementaux ou d'usage courant, jouets, cartes postales, etc. La profusion, indéniable, de cette iconographie démontre, jusqu'à l'écoeurement, combien l'univers visuel occidental s'est encombré d'images qui ont marqué et marquent encore notre culture et, par voie de conséquence, nous-mêmes, producteurs-consommateurs, même si c'est à notre insu ou à notre corps défendant. On se bornera à indiquer ici quelques pistes plus ou moins neuves, sujets potentiels d'articles et de recherches qui permettraient d'approfondir la connaissance du passé et du présent dans des domaines souvent dédaignés ou même carrément victimes de refoulement et d'occultation.

Il y a d'abord les survivances ; par exemple, le folklore, archaïque ou plus récent, des carnivals et autres fêtes populaires. Connaît-on le géant noir de Lierre (province d'Anvers), Kinnebaba, de taille



« *La communion des Races... par la cigarette* », dans *L'Illustration congolaise* de novembre 1934. Une vision faussement amicale perpétuant le sentiment paternaliste.

© JPJ.



La fascination-répulsion pour les Mangbetus se trouve en première page de la revue *Sciences et Voyages* en 1952.  
© CEC.

3)– Contrairement à la situation française, il n'y a pas eu en Belgique de lien direct entre le phénomène colonial et l'importation de main-d'œuvre. Les travailleurs immigrés en Flandre, à Bruxelles et en Wallonie sont, en grande majorité, d'origine marocaine ou turque.

petites villes, à la fois aimé et craint des gamins qui le chahutaient ? Pour rester dans les friandises, un sujet peu connu est celui de la gourmandise belge dans ses rapports avec l'Afrique. On y trouve quelques cas curieux de ce qu'on pourrait appeler un cannibalisme symbolique : négrillons en massepain, à califourchon sur leur monstrueuse banane, poupées noires en chocolat, petits gâteaux «têtes de nègre», cocktails «Lumumba»... On est ici, à l'évidence, dans le registre des images bénignes, des genres dits mineurs. Nous les croyons, pour cette raison même, particulièrement significatifs : le caractère injurieux est devenu plus subreptice, camouflé par le ludique.

## LA BANDE DESSINÉE, VECTEUR PRIVILÉGIÉ DE DIFFUSION DES STÉRÉOTYPES

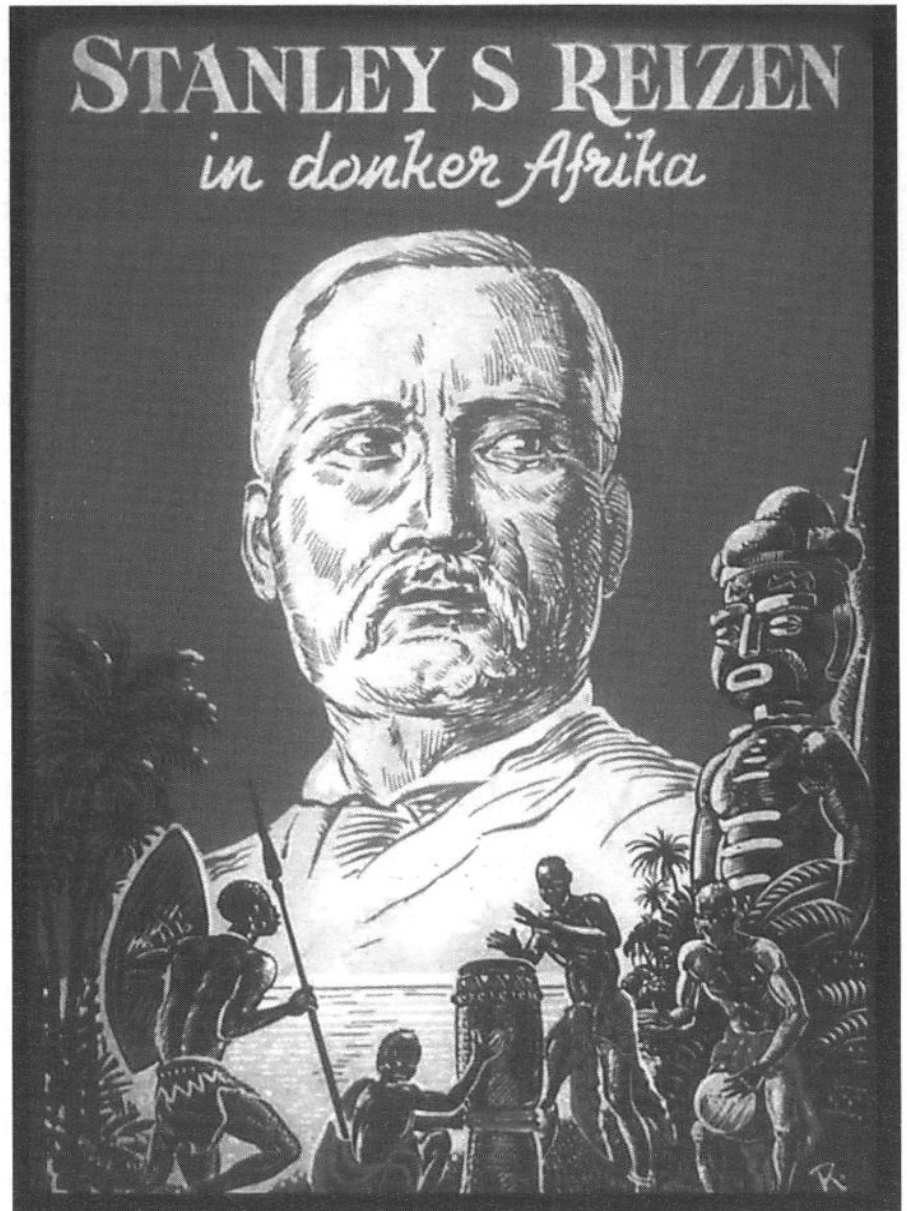
Il faut constater que ces traces, coloniales ou plus anciennes, ont tendance à s'estomper, leur charge fantasmatique étant de moins en moins perceptible. D'autres mythologies sont venues les remplacer et leur étude approfondie nous paraît une nécessité. Que révélerait l'approche systématique du discours de la rue ? La parole des bistrotts, des magasins, des trams, des bureaux, des cantines constitue un étrange corpus qui englobe non seulement les Noirs mais tous les immigrés d'origine non européenne<sup>(3)</sup> : histoires drôles multicolores exprimant avec constan-

plus réduite que d'autres géants ? Ou ces groupes de sauvages grotesques, encharbonnés, en jupes de raphia, qui défilent encore sans complexes (rarement, il est vrai) lors de braderies ou autres fêtes de rues ? Citons, bien sûr, à l'usage des enfants et du commerce qui s'y rattache, le Zwarthe Piet, toujours virulent en Flandre, semble-t-il, et le Père fouettard, son collègue wallon devenu moins énergique. Est-ce vrai ? Pourquoi ? Comment ? Qu'en est-il des chansons des beuveries étudiantes ? Des proverbes, des comptines ? Que dire de la figure, bien réelle celle-là, du Karabouïa, dans les années quarante et cinquante, qui vendait du sucre candi sur les foires des

ce le mépris culturel ou l'obsession sexuelle ; histoires vécues, anecdotes du monde susceptible des propriétaires, locataires, gérants d'immeubles ; feuilletons du chômage et de la Sécurité sociale ; souvenirs de vacances, témoignages d'expatriés de retour de coopération ; fables et slogans politiques débiles, parfois repris, rendus «présentables», par des politiciens en place.

Un des secteurs privilégiés de la diffusion des stéréotypes à une échelle devenue mondiale est celui de la bande dessinée. On peut d'ailleurs se demander si la stéréotypie n'est pas, par essence, constitutive du genre lui-même. Comme la bande dessinée est, sans conteste, un fleuron uni-

versellement reconnu des industries culturelles belges, elle mérite qu'on s'y attarde un peu. En ce qui concerne Tintin, héros national et objet d'un fétichisme croissant, monstre sacré presque intouchable, des questions nous tracassent encore. Qu'est-ce qui empêche ses éditeurs de préfacier chaque réédition de *Tintin au Congo*, dans toutes les langues de traduction, en précisant très clairement qu'il s'agit d'une vision d'époque influencée par l'idéologie coloniale qui était alors dominante ? Hergé lui-même l'a sincèrement reconnu et, à partir du *Lotus bleu*, a expliqué son changement d'optique. Qu'est-ce qui peut justifier, telle quelle, la (re)diffusion dans le monde entier de stéréotypes aussi méprisants sur les Congolais, les Africains en général (l'édition néerlandaise s'intitule, il est bon de s'en souvenir, *Kuifje in Afrika (Tintin en Afrique)*) ? Est-ce la peur de déprécier un chef-d'œuvre très rentable ? La conviction absolue qu'à tout âge et en tout lieu on sait faire la part des choses en ayant un regard critique au second degré ? Est-ce l'idée ancrée



Stanley au  
"cœur des ténèbres"  
de l'Afrique (1959).  
© CEC.

que c'est inoffensif ? Ou bien l'indifférence, le cynisme pur et simple ?

## L'IMPACT DE LA TÉLÉVISION

Au-delà de l'étude des spécificités nationales, il importe aujourd'hui de considérer le média le plus puissant de notre époque : l'empire de la télévision. Son caractère uniformisant et les pièges de ses prestiges ne sont plus à discuter. Dans ce cocktail, il y a du belge, du français, de l'anglais, du hollandais sans doute, mais surtout de l'américain. D'où que proviennent les programmes, ce qui devrait retenir l'atten-



tion critique, c'est la manière dont les Noirs d'Amérique, d'Europe, d'Afrique y sont présents ou absents.

Quels sont les stéréotypes, nouveaux ou anciens, qui défilent sur l'écran du kaléidoscope ? (La même démarche vaut aussi, bien sûr, pour les Arabes, les Asiatiques, les Latino-Américains, tous les peuples du Sud, quelle que soit la terminologie.) C'est dans tous les registres qu'il faut questionner les images de télévision : longs métrages, feuilletons, infos, clips musicaux, spots publicitaires, repor-

*Qu'est-ce qui empêche  
les éditeurs de Tintin, ce héros national,  
objet d'un fétichisme croissant,  
de préfacier chaque réédition  
de l'album Tintin au Congo,  
dans toutes les langues de traduction,  
en précisant très clairement  
qu'il s'agit d'une vision d'époque  
influencée  
par l'idéologie coloniale ?*



tages sportifs, documentaires écologistes, animaliers, caritatifs, dessins animés, émissions de variétés, jeux, *talk-shows*, programmes de films ethnologiques, etc. Des surprises attendent sans doute ceux qui pensent, par exemple, que les émissions consacrées aux voyages leur ouvrent une fenêtre sur le monde, ou que la promotion de la musique *black* est la preuve incontestable de l'affaiblissement des préjugés.

Certains voudront voir dans ces réflexions une envie de censure, un désir puritain de tout expurger, régenter, une autre forme de chasse aux sorcières. Au nom de la liberté d'expression, ils seront peut-être alors tentés de défendre n'importe quel propos en arguant du fait que, par définition, un imaginaire est incontrôlable, qu'il va et vient comme il veut et que, précisément, c'est là que réside sa richesse.

La vraie question, pour nous, est celle-ci : veut-on d'une Belgique, d'une Europe, d'un monde où s'ébrouent – en toute impudence et en toute impunité – des représentations des autres injurieuses, péjoratives, réductrices, ou fausses tout bêtement ? Accepte-t-on, soi-même, d'être caricaturé (pour prendre un petit exemple belge et qui ne mange pas de pain) avec une frite pour tout bagage ? Non. Cela se soigne, en nettoyant devant sa porte. Non seulement les papiers gras mais aussi les peaux de banane. ★